

le regarde d'un œil clair et vide. Le jeune homme tourne et retourne le neuf de cœur entre ses doigts. Mon Dieu !...

Je me lève péniblement ; dans la glace, au-dessus du crâne du vétérinaire, je vois glisser un visage inhumain.

Tout à l'heure, j'irai au cinéma.

L'air me fait du bien : il n'a pas le goût du sucre, ni l'odeur vineuse du vermouth. Mais bon Dieu qu'il fait froid.

Il est sept heures et demie, je n'ai pas faim et le cinéma ne commence qu'à neuf heures, que vais-je faire ? Il faut que je marche vite, pour me réchauffer. J'hésite : derrière moi le boulevard conduit au cœur de la ville, aux grandes parures de feu des rues centrales, au Palais Paramount, à l'Impérial, aux grands Magasins Jahan. Ça ne me tente pas du tout : c'est l'heure de l'apéritif ; les choses vivantes, les chiens, les hommes, toutes les masses molles qui se meuvent spontanément, j'en ai assez vu pour l'instant.

Je tourne sur la gauche, je vais m'enfoncer dans ce trou, là-bas, au bout de la rangée des becs de gaz : je vais suivre le boulevard Noir jusqu'à l'avenue Galvani. Le trou souffle un vent glacial : là-bas il n'y a que des pierres et de la terre. Les pierres, c'est dur et ça ne bouge pas.

Il y a un bout de chemin ennuyeux : sur le trottoir de droite, une masse gazeuse, grise avec des traînées de feu fait un bruit de coquillage : c'est la vieille gare. Sa présence a fécondé les cent premiers mètres du boulevard Noir — depuis le boulevard de la Redoute jusqu'à la rue Paradis —, y a fait naître une dizaine de réverbères et, côte à côte, quatre cafés, le *Rendez-vous des Cheminots* et trois autres, qui languissent tout le jour, mais qui s'éclairent le soir et projettent des rectangles lumineux sur la chaussée. Je prends encore trois bains de lumière jaune, je vois sortir de l'épicerie-mercerie Rabache une vieille femme qui ramène son fichu sur sa tête et se met à courir : à présent c'est fini. Je suis sur le bord du trottoir de la rue Paradis, à

côté du dernier réverbère. Le ruban de bitume se casse net. De l'autre côté de la rue, c'est le noir et la boue. Je traverse la rue Paradis. Je marche du pied droit dans une flaque d'eau, ma chaussette est trempée ; la promenade commence.

On n'habite pas cette région du boulevard Noir. Le climat y est trop rude, le sol trop ingrat pour que la vie s'y fixe et s'y développe. Les trois Scieries des Frères Soleil (les Frères Soleil ont fourni la voûte lambrissée de l'église Sainte-Cécile-de-la-Mer, qui coûtait cent mille francs) s'ouvrent à l'ouest, de toutes leurs portes et de toutes leurs fenêtres, sur la douce rue Jeanne-Berthe-Cœuroy, qu'elles emplissent de ronronnements. Au boulevard Victor-Noir elles présentent leurs trois dos que rejoignent des murs. Ces bâtiments bordent le trottoir de gauche sur quatre cents mètres : pas la moindre fenêtre, pas même une lucarne.

Cette fois j'ai marché des deux pieds dans le ruisseau. Je traverse la chaussée : sur l'autre trottoir un unique bec de gaz, comme un phare à l'extrême pointe de la terre, éclaire une palissade défoncée, démantelée par endroits.

Des morceaux d'affiches adhèrent encore aux planches. Un beau visage plein de haine grimace sur un fond vert, déchiré en étoile ; au-dessous du nez, quelqu'un a crayonné une moustache à crocs. Sur un autre lambeau, on peut encore déchiffrer le mot « purâtre » en caractères blancs d'où tombent des gouttes rouges, peut-être des gouttes de sang. Il se peut que le visage et le mot aient fait partie de la même affiche. A présent l'affiche est lacérée, les liens simples et voutés qui les unissaient ont disparu, mais une autre unité s'est établie d'elle-même entre la bouche tordue, les gouttes de sang, les lettres blanches, la désinence « âtre » ; on dirait qu'une passion criminelle et sans repos cherche à s'exprimer par ces signes mystérieux. Entre les planches on peut voir briller les feux de la voie ferrée. Un long mur fait suite à la palissade. Un mur sans trouées, sans portes, sans fenêtres qui s'arrête deux cents mètres